

la noblesse de son caractère, suffirait pour le prévenir en notre faveur. Je le répète, du moment que les Turcs auront le libre choix de leur religion et la permission de s'instruire, l'Église sera à la veille de les compter au nombre de ses enfans.

« Cette observation s'applique aussi en grande partie aux hérétiques. L'ignorance presque seule les retient éloignés du centre de l'unité. Ils ne savent même pas quels points de foi les séparent de la véritable Église. Ces frères égarés sont consistés toute leur religion dans quelques pratiques extérieures, qui leur tiennent lieu de symbole et même de prières. Malgré leur antipathie pour les catholiques, ils aiment nos cérémonies et assistent volontiers à nos sermons. Bon nombre d'entre eux viennent puiser à nos écoles l'instruction qu'il leur est impossible de se procurer ailleurs. Ceux-là ne tardent pas à se défaire de leurs préjugés, à sentir que leur foi ne repose que sur des fondemens ruineux, et à concevoir de la nôtre une idée plus favorable. Si l'on joint à ces premières impressions l'influence que des maîtres et maîtresses exercent nécessairement sur des enfans, la confiance qu'ils leur inspirent par une vie de dévouement et de vertu, les explications souvent répétées du catéchisme, il est facile de comprendre, et l'expérience ne permet plus d'en douter, que bientôt le retour des hérétiques consolera l'Église de leur défection.

« Or, ce puissant moyen de favoriser l'essor du christianisme en Turquie, il a été bien consolant pour moi de voir qu'il prospère sur les deux points principaux de l'empire, et j'éprouve une douce satisfaction à vous présenter le tableau des services que rendent à la jeunesse nos deux missions de Constantinople et de Smyrne. A Constantinople, nos confrères dirigent un collège où sont élevés les enfans des premières familles de la ville, et une école qui ne compte pas moins de 150 externes. De ces deux établissemens est déjà sorti un nombre considérable d'excellens sujets, aussi utiles à la société que sincèrement attachés à la religion. Ce n'est pas sans me sentir ému jusqu'aux larmes que j'ai été à même d'apprécier leurs progrès dans les sciences, et surtout les vertueux sentimens que des mains habiles ont pris soin de développer dans ces jeunes cœurs. Et quand je faisais réflexion qu'il n'y a pas d'autre école à Constantinople, j'étais heureux de conclure que la religion seule est appelée à posséder la génération naissante. Il n'était pas moins consolant pour moi de voir ces jeunes gens, que nos missionnaires ont élevés, se faire gloire des principes qu'ils ont puisés aux sources de la foi. On les rencontre partout, chez les banquiers, chez les négocians, dans les diverses administrations, dans les chancelleries, et partout ils se montrent dignes des maîtres qui les ont formés. Durant tout mon voyage ils m'entouraient d'égards et se faisaient un bonheur des bons offices qu'ils pouvaient me rendre. Souvent j'ai reçu la visite de